

Les périls où l'on tombe en cédant à la dictature d'un « nouvel art officiel » n'ont point échappé pourtant aux organisateurs de la section italienne. Trois rétrospecti-

ves honorent des peintres de tradition post-impressionniste récemment disparus — Pisis, Tosi, Vagnetti — dont l'élégance et les finesses sont plus rassurantes que l'évolution d'un Chirico qui, parti d'un surréalisme qu'il désavoue, parodie atrocement Rubens et ne fait que tomber d'un pompiérisme à l'autre. Comme aux précédentes Biennales, c'est surtout par sa sculpture que brille l'Italie.

La Belgique, avec la puissante rétrospective de Rik Wouters, le Luxembourg avec celle de Kutter, les Etats-Unis qui, sous le titre « L'artiste américain dans la cité », ont fait appel à des artistes de tous les

bords, le Japon avec les grands bois de Mimakata (bénéficiaire comme Arp, du prix de gravure), l'Inde avec Raza (auquel vient d'échoir à Paris le « Prix de la Critique »), rompent avec la torpeur créée par un esperanto aussi indifférent à l'individuel qu'aux singularités ethniques, qu'il s'agisse de l'esperanto « Artistes Français », qui sévit en Russie, même dans des scènes révolutionnaires, ou de l'esperanto « suprémaliste ».